AccueilRevenir à l'accueilCollectionAnglomane, ou l'Orpheline léguée (L')ItemOrpheline léguée (L'), comédie en trois actes, en vers libres

Orpheline léguée (L'), comédie en trois actes, en vers libres

Auteur : Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

83 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie en 3 actes et en vers libres

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-13217 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12002643v

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Eléments codicologiques 78-[1] p.; in-12 Date1765 (date de la 1ère édition) LangueFrançais Lieu de rédactionParis, Veuve Duchesne

Relations entre les documents

Collection Anglomane, ou l'Orpheline léguée (L')

Cet ouvrage a pour version approuvée :

Anglomane, ou l'Orpheline léguée (L'), comédie en un acte et en vers libres, par M. Saurin, ... [Fontainebleau, Comédiens français, 5 novembre 1772 ; Paris, 23 novembre 1772.] Suivie d'une Épître à un jeune poète qui veut renoncer aux Muses

Anglomane, ou l'Orpheline léquée (L')∏ a pour édition approuvée cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781), *Orpheline léguée (L')*comédie en trois actes, en vers libres, 1765 (date de la 1ère édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 05/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/130

Notice créée le 05/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

L'ORPHELINE

LÉGUÉE,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES

EN VERS LIBRES;

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoise:

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, à Fontainebleau, le 5. Novembre, & à Paris le 6. 1765.

Le Prix est de 14 fols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du Gout.

Th

M. DCC. LXV.

13217

(2)

PRÉFACE.

ı,

Habent fua fata libelli.

CI j'en crois plusieurs de mes Amis, j'ai eu dort de donner à ma Piece le titre de l'Orpheline léguée; ce titre annonce une Comédie d'un tout autre genre que la mienne. On croit que le principal Rôle sera celui de l'Orpheline: on s'attend à trouver un grand intérêt qui roule sur elle, le Public s'arrange pour cela, les têtes se montent; & lorsqu'au lieu d'un comique d'intérêt on trouve un comique de caractere, malheur à la Piece. Dans le premier, on veut que les Scenes tiennent necessairement à l'action; dans le second, il suffit qu'elles tiennent au sujet. Le jour sous lequel on se présente au Public n'est donc pas indifférent; & c'est une mal-adresse à l'Auteur de prévenir les Esprits, par un titre qui ne tient pas ce qu'il semble promettre. Ce raisonnement me paroît juste, & je n'y vois d'autre réponse que d'avouer mon tort : la vérité est que j'ai voulu prendre un titre qui ne fût pas ambitieux, & que je n'ai pas senti la con-séquence de celui-ci, qu'il seroit à présent inutile de changer.

Je ne sçais si j'ai besoin de dire que, dans cette Comédio, je n'ai pas prétendu jetter du ridicule sur les Grands Hommes qu'a produit l'Angleterre : je les admire & je les refpecte; je n'ai voulu attaquer que cet enthouhalme aveugle de nos Anglomanes, que cette espece de culte qu'ils rendent aux Auteurs Anglois, peut-être moins pour les exalter, que pour rabaisser des Compatriotes. Shakespear étoit assurément un Génie du premier ordre; mais on ne peut nier qu'à côté des beautés les plus sublimes, on ne trouve, dans ses Pieces, de monstrueuses absurdités : les beautés sont à lui, les défauts sont à son siecle, je le veux; mais qu'on reconnoisse au moins que ce font des défauts, & qu'on ne réponde pas ce que M. Dacier répondoit sur les défauts d'Homere les plus marqués : Cela n'est que divin.



A MA FEMME.

Fa fola voluptas, Solamenque mali,

Femme, qui n'es pas ma Femme; On plutôt ma Femme qui l'es, · Reçois l'hommage de ce Drante, Digne d'un plus heureux succès, Si j'en crois d'illustres suffrages; Mais tu me confoles de tout : . Et si mes trop foibles Ouvrages Du Public flattent peu le goût, O moitié de moi-même! & moitié la plus chere! Je quitte le pénible emploi , L'étude ingrate de lui plaire, Pour ne songer qu'à plaire à toi: Mon caur te doit un nouvel être, J'ignorois le bonheur, tu me l'as fait connoître; Des fleurs de ton printems tu semes mon déclin, Et tu rends le soir de ma vie Mille fois plus digne d'envie, Que ne fut jamais son matin.

Nota. L'Auteur a fait ces Vers au fortir de la premiere. Représentation : le Public s'est montré plus indulge et dans les suivantes.

A iij

மேல்லில்லில் இருக்கில்கில்

ACTEURS.

ERASTE,

M. Préville.

SOPHIE, parente d'Eraste, Mile. D'Oligny.

BÉLISE, Sœur d'Eraste, Mde. Préville.

LISIMON, ami d'Eraste, M. Brifard.

DAMIS, Neveu de Lisimon, fous le nom de Blacmore, M

M. Molé.

FINETTE, Suivante, Mile. Luzi,

L'OLIVE, Valet d'Eraste, M. Auger.

La Scene est dans un Sallon de la Maison de Campagne d'Éraste.



L'ORPHELINE.

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, en habit à l'Angloise avec une petite perruque ronde. FINETTE, avec un petit chapeau à l'Angloise.

FINETTE, avec furprife.

C'Est vous, Monsieur Damis ?

DAMIS.

Chut! Blacmore est mon nom:

De plus, Anglois; souviens-t-en.

FINETTE.

Bon :

De ce déguisement, que fau:-il que j'angure?

A iv

& L'ORPHELINE,

DAMIS.

Tu le sçauras; mais, par quelle aventure

Te rencontré-je en ce logis?

Lorsque je quittai ce Pays,

Pout faire un tour en Angleterre,

Chez la Marquise d'Enneterre

Tu fervois.

FINETTE.

Prodigue par caprice, avare par nature,
Elle est impérieuse & dure,

Ne hait que son Époux, & n'aime que ses chiens: Que sans cesse, pour eux, il sût maltraité; passe, C'est un Mari; mais moi! j'en devins bientôt lasse, Un beau jour je quittai Madame & ses Gredins. Ensin, je sers ici.

DAMIS.

Tant mieux : pour mes desseins Je t'y trouve à propos; j'espere que Finette N'aura pas oublié que je suis libéral.

FINETTE.

Ma mémoire, Monsieur, n'est pas toujours bien nette; C'est-là, je l'avouerai, mon défaut capital.

DAMIS, lui présentant une bague.

Voici, pour t'en guérir, une sûre recette.

FINETTE, avec une r vérence.

On ne resuse point le remede à son mal.

Çà, pour bien m'acquitter, parlez : que faut-il faire?

DAMIS.

Me mettre au fait d'Eraste & de son caractere, Je n'en suis instruit qu'à demi.

FINETTE.

Lisimon, cependant, est son meilleur ami; C'est votre Oncle.

DAMIS.

S'il faut qu'Eraste lui ressemble, C'est un Philosophe parfait; Mais lorsque l'amitié les a liés ensemble, J'étois absent.

EINETTE.

Votre Oncle est un Sage, en esset;
(S'il est pourtant permis à quelque homme de l'être :)
Eraste l'est bien moins qu'il ne le veut paroître ;
Lisimon a sur lui le plus fort ascendant,
Et l'a déja sauvé de plus d'une méprise;
Il condamne, sur-tout, & sans ménagement,
La singularité dont son ame est éprise.

DAMIS.

Apprends-moi donc

FINETTE.

Voyez d'abord le beau côté :

Eraste a le cœur noble & plein d'humanité;

Nous l'aimons tous tant que nous sommes,

Car, malgré l'inégalité,

Ses Valets sont pour lui des hommes.

Une chose, sur-tout, l'honore infiniment.

DAMIS.

Eh! quelle est cette chose?

FINETTE.

Un trait rare.

DAMIS.

Comment ?

TO L'ORPHELINE,

FINETTE.

Sophie . . . (Lile s'arrê e en regardant Damis.)

D A M I S, vigement.

Eh bien ! acheve donc. Sophie . . . ;

FINETTE.

Oh! oh' quel feu! Je gagerois ma vie . . ;

DAMIS.

Ne gage point, & finis promptement. Tu disois donc que Sophie.

FINETTE.

Un moment:

Je disois que Sophie eut pour Pere Pirante;

Q: e par le fang & l'amitié,

Il fut, avec Erafte, étroitement lié;

Que d'une fortune brillante,

Dépouillé par un coup du fort,

La douleur lui donna la mort:

Sophie étoit lors en bas age;

Et son Pere, pour héritage,

N'avoit à lui laisser qu'un fonds très-décrié,

L'amitié d'un parent : qui s'y seroit sié ?

Pirante ofa compter fur elle.

Et par un Testament d'espece fort nouvelle,

Il fit l'honneur à ce parent,

Non de recommander à ses soins son Enfant,

Mais de le subroger en sa place de Pere;

En un mot, comme un don, imposant ce devoit,

De sa Fille, à nourrir, élever & pourvoir,

Il fit Erafte Légaraire.

DAMIS.

Qu'un tel acte est noble & touchant!

Il n'est qu'un cœur véritablement grand,

Qui soit capable de le faire.

FINETTE.

Eraste en étoit digne. A peine, encor majeur;
Il accepta son legs comme un très-grand honneur,
Sans pourtant y mettre de faste:
Un Couvent sut l'asyle où des soins assidus
Ont formé Sophie aux vertus:
Elle comptoit seize ans, quand une sœur d'Eraste...

DAMIS

Quelle eft cette Sœur?

FINETTE.

Entre nous,
C'est un composé rare, & qui par sois allie
Un bon sens étounant à beaucoup de solie.
Veuve, graces au Ciel! de son troisseme Epoux,
Elle vint demeurer au logis de son Frere;
Notre Orpheline alors quitta son Monastère.

Un an depuis s'est écoulé, En sorte que, tout calculé, La pauvre Enfant se trouve âgée De dix-sept ans, & partagée De trésors qui s'en vont croissant Chaque jour & s'embellissant.

Λvj

12 L'ORPHELINE;

DAMIS.

Ah! Finette, qu'elle est charmante!
Au Couvent où Sophie a d'abord demeuré,
Habite une mienne parente,

Que vient voir quelquefois cet objet adoré. . . .

FINETTE.

C'est donc là que Sophie, offerte à votre vue. . ?

DAMIS.

C'est-là que pour jamais j'ai fait vœu de l'aimer. FINETTE.

Comment s'en empêcher ?

DAMIS.

Su beauté t'est connue.

FINETTE.

Es je sçais que votre âge est prompt à s'enslamer. D A M IS.

Mais n'avoueras-tu pas qu'un charme inexprimable. . .

FINETTE.

Vous l'aimez, Monsseur? Tout est dit ...

Comme sa propre Fille, Eraste la chérit;

Et c'est, à cet égard, un homme incomparable.

DAMIS.

Je le trouve très-respectable.

FINETTE.

Voyez à présent le revers :

Il s'est fait singulier, pour être Philosophe; C'est la source de cent travers,

Qui, de tout le Public, lui valent l'apostrophe Du plus grand fou del 'Univers. Placé dans la Magistrature,

Où l'on vante, à bon droit, son sçavoir, sa droiture;

Il faut bien qu'à la Ville il en porte l'habit:

Mais, dans cette campagne, où d'ordinaire il vit,

On s'habille, on se coeffe & l'on toste à l'Angloise:

(J'estropiai long-temps ce mot encor nouveau.)

A son œil prévenu, sans un petit chapeau,

Il n'est point de Femme qui plaise.

DAMIS.

Je trouve qu'en effet il te sied assez bien : Mais je crois qu'à Sophie...

1

FINETTE.

Oh! fans doute. . . Il n'est rien

Qui d'Eraste obtienne l'estime, Si, venu d'Angleterre, il n'en porte le sceau. Chez ce Peuple tout est sublime; Et chez nous, il n'est rien d'utile, ni de beau.

DAMIS.

Que cette Nation libre, noble, éclairée,
Par Eraste soit admirée,
Est-ce donc un cas si nouveau?
Elle est respectable.

FINETTE.

Sans doute :

Mais exclusivement la vouloir estimer!

Tout admirer chez elle; & chez nous tout blamer!

Soutenir qu'autre part personne ne voit goute!

DAMIS.

Il a grand tort, à mon avis; Tout Peuple a ses défauts, & tout Peuple a son priz.

14 L'ORPHELINE,

Mais à des préjugés, s'il faut que l'on se livre, Par présérence un Citoyen doit suivre Ceux qui lui font aimer son Prince & son Pays.

FINETTE.

Fort bien : mais c'est-là sa manie.
Il prétend même que Sophie
Apprenne incessamment l'Anglois.

DAMIS.

Tu vois son Maitre.

FINETTE.

Vous?

DAMIS.

Te voilà bien surprise?

FINETTE.

'Aux Belles, je le sçais, vous parlez bon François; Mais sçavez-vous l'Anglois?

DAMIS.

Sottife.

Enseigner ce qu'on ne sçait pas,

Est-ce chose, dis-moi, si rare dans le monde?

Que de gens à Paris bien vétus, gros & gras,

Dont, sur ce beau secret, la cuisine se sonde!

Des Anglois Eraste fait cas;

Mats pour lui, m'a-t-on dit, leur langue est de l'Arabe

Il n'en sçait pas une syllabe:

Moi, j'en puis écorcher quelques mots au besoin, Odidou, Miss? Kiss-mi.

FINETTE.

Ce mot a de quoi plaire.

DAMIS, voulant l'embraffer.

Il faut to l'expliquer.

FINETTE.

Épargnez-vous ce soin.

DAMIS. .

Je suis muni d'une Grammaire. Londres, sut un tems, mon séjour; Et puis j'aurai pour moi la Fortune & l'Amour.

FINETTE.

L'Amour! vraiment Erafte en condamne l'usage : Avec ce regard tendre & ce joli visage,

(Jugez combien cet homme est fout)

De sa jeune Pupille il prétend faire un Sage,

Qui, renonçant au Mariage, Dans sa retraite de hibou,

Perde, à Philosopher, le plus beau de son âge, Et prenne, au lieu d'amour, de l'ennui tout son sod.

DAMIS.

Il faut m'aider à compre un projet si blamable.

FINETTE.

Mais Sophie, à vos vœux, est-elle favorable?

DAMIS.

Mon amour n'a point éclaté: Mes regards seuls ont psi lui déclarer ma same; Je croirois cependant avoir touché son ame, Si ses yeux ne m'ont pas satté.

16 L'ORPHELINE,

FINETTE.

De son cœur ils sont la peinture.

La naïve Sophie, en sa simplicité,

Est une glace encor pure,

Qui réstéchit la Nature

Dans toute sa vérité.

DAMIS.

Mais j'ai pû me tromper moi-même :
Sophie ignore encor à quel excès je l'aime;
Et cet amour fait tout mon prix.

FINETTE.

Si modeste à vingt ans! tandis qu'en cheveux gris,
Il est tant de fats honoraires!

Vous étes un Phénix; & l'on ne voit plus guères...

Mais Eraste s'avance... Adieu.

Il est très-important de prévenir Sophie:
Je m'en charge.

DAMIS:

A tes foins mon amour fe confie.



SCENE II.

DAMIS, ERASTE vetu à l'Anglaife.

ÉRASTE.

DARDONNEZ-MOI, si dans ce lieu Je me suis un peu fait attendre : J'étois allé, Monsieur, faire un tour de jardin.

> DAMIS. Par le tems qu'il fait ce matin? ÉRASTE. Oul. Cela paroît vous surprendre ? DAMIS. .

Oh! point.

ÉRASTE.

Cela pourtant, devroit vous étonner. Un déluge nouveau semble inonder le Monde: Mais, par ces tems-là, moi j'aime à me promener; Ils tempérent les feux dont cette tête abonde, Ma cervelle n'est pas de fer. Et dans les fougues du génie, J'ai besoin de prendre la pluie, Comme un autre de prendre l'air.

D A M I S.
A la bonne heure. En Angleterre On n'étonne personne en étant ce qu'on est.

28 L'ORPHELINE,

ÉRASTE.

Ah! si dans ce pays j'avois un coin de terre!

Mais venons à vous, s'il vous plast,

Et faites-moi, Monsieur, la grace de me dire

Quel motif, chez moi, vous attire?

DAMIS.

Je pourrois alléguer la curiosité:

La France, dans son sein, n'a point de rareté;

Qui doive, plus que vous, attirer la visite

D'un Étranger curieux de mérite.

ÉRASTE.

On m'aceuse, Monsieur, de singularité, Et vous m'en trouverez, peut-être : Mais en voyant ce que les hommes sont, Je m'applaudis que le Ciel m'ait fait naître Si différent de ce qu'ils sont.

DAMIS.

Permis à vous, Monsieur, de l'être. Moi je suis ce Maître d'Anglois, Dont on vous a parlé sous le nom de Blacmore,

ÉRASTE.

Dorante, hier, m'en entretint encore: Il me dit qu'à l'accent on vous croiroit François,

DAMIS.

Mes premiers ans se sont passés en France, Et l'accent, comme on sçait, se sorme dans l'enfance.

ÉRASTE.

7501114

Vous avez bien le notre ... à quelque chose près. Doraute fait de vous un grand éloge; mais A votre physionomie,
Beaucoup plus qu'à lui je m'en sie:
C'est ma pierre de touche, à moi; je m'y connois:
Jamais je ne consulte qu'elle,
C'est le plus sûr des répondans:
Pris sur la mine, un de mes gens,

Un beau jour, il est vrai, m'emporta ma vaisselles

Mais avec soin rappellant tous ses traits,

Je m'apperçus qu'en l'observant de près,

J'aurois du voir, dans sa vue incertaine,

Je ne sçais quoi, qu'on déméloit à peine.

On se peint dans ses traits, comme dans un miroir s

Loke l'a dit.

DAMIS.

Je crois . . .

ÉRASTE.

Par exemple, à vous voir;

Vous êtes un penseur.

DAMIS.
Oht Monsieur...
ÉRASTE.

Je rarie
Que sur vous le beau sexe a fort peu de pouvoir;
Que l'Amour, à vos yeux, n'est rien qu'une folies
Hem.... Suis-je pénétrant? Admirez-vous?
DAMIS.

Jamais

Je n'admire.

ÉRASTE, d part: Cet homme est diablement Anglois: (Haur.)

Voici ma fœur Bélise, & la jeune Sophie.

SCENE III. SOPHIE, BELISE, DAMIS, ERASTE. ERASTE.

SOPHIE, approchez-vous, voild le Précepteur. :.

De l'embarras! de la rougeur!

SOPHIE, à part.

Finette, en vain, m'a prevenue;

Je ne puis...

BELISE, d Sophie.

Pourquoi donc baisser ainsi la vue ?

Ce Maître-là ne fait pas peur,

Et Monsieur est fait de maniere

A trouver plus d'une Écoliere.

ERASTE.

Eh bien i ma sœur, vous n'en vaudrez que mieux i Étudiez la langue Angloise, Il peut sort bien montrer à deux.

BELISE.

Moi! de l'Anglois 1 à Dieu ne plaise ! D A M I S, bas d Sophie.

Si vous me découvrez, vous me donnez la mort.

(Pendant cette Scène on a apporté la table d'
thé, sur laquelle Finette a tout arrangé.)

ERASTE d Damis.
A l'Angloise, de bon accord,

Ici le déjeûner les matins nous rassemble ;

Ma Pupille verse le thé.

Asseyons-nous.

(Ils se placent autour de la table & Sophie verse le thé.)

ERASTE & Sophie.

La main vous tremble;

BELISE.

Vous n'avez point votre gaieté;

SOPHIE.

Depuis un tems je l'ai perdue.

BELISE.

Comment ?

SOPHIE.

Je ne sais pas comme elle étoit venue ; Je ne sais pas comment elle a pu me quitter.

DAMIS.

Peut-être qu'en ce lieu ma présence vous gêne.

SOPHIE.

Oh! vous n'en pouvez pas douter! ERASTE.

De ce discours naïf n'ayez aucune peine, Elle n'a vécu qu'avec nous:

Quand elle aura reçu quelques leçons de vous; Elle sera plus à son aise.

Allons, près de Monsieur, avancez votre chaise.

Pourquoi vous tenez-vous si loin?

SOPHIE.

Mais, Monsieur, il n'est pas besoin. . .

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, L'OLIVE.

L'OLIVE, donnant une Lettre à Erafles

N E Lettre de Londre.

(Il fort.)

ERASTE.

d Damis.

Ouvrons ... tenez, mon Maître;

C'est de l'Anglois, lisez; ce que j'y puis connoître, C'est qu'elle est de Cobbam,

> DAMIS, Fort bien.

ERASTE.

Le bon Milord,

Blessé que notre langue étende son empire, Possède le François & ne veut pas l'écrire.

DAMIS.

Ha tort... Ce Cobbam est votre ami ?

ERASTE.

Tres-fort,

DAMIS.

Cette Lettre contient quelque secret peut-être?

ERASTE.

Non... Un de ses Enfans se devoit marier; Sans doute ce billet m'en apprend la nouvelle.

DAMIS.

Je crains. . ;

COMÉDIE.

23

ERASTE.

C'est mon affaire.

DAMIS.

On ne peut le nier;

Cependant.

ERASTE.

Lifez donc.

DAMIS, d part.

Je l'échapperai belle;

Si je puis... Essayons.

Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de ma

ERASTE.

Sa fille! Il n'en a pas,

DAMIS.

Nai-je pas dit son Fils?

ERASTE.

Non.

DAMIS.

Ma bouche en ce cas

S'est méprise.

ERASTE.

Eh bien donc! continuez de grace: D A M I S, faifant mine de lire:

Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de mon. Fils, qui s'est fait à ma grande sarisfaction.

ERASTE.

Oh! la chose à ses yeux a donc changé de face! Ce mariage-là n'étoit point de son goût.

DAMIS.

Il vous le dit; tenez, écoutez jusqu'au boute

24 LORPHELINE,

Je n'ai pas toujours pensé de même, vous saurez les raisons qui m'ont fait changer de sentiment; je ne vous écris qu'un mor, mais je vous dirai les détails à Paris, où je compte vous embras er dans peu.

ERASTE.

Il n'est donc plus si sort tourmenté de sa goutte ? Bien agréablement je me trouve surpris, Je l'ai cru hors d'état d'entreprendre une route.

DAMIS.

La satisfaction... ce mariage... un Fils...
En ces occasions... la Nature sans doute...

ERASTE.

Je serai bien charmé de le voir à Paris,

Ce n'est pas un esprit frivole

Que celui-là.... Sur ma parole

Peu de gens seront de son goût,

Avons-nous des hommes en France?

Des colifichets, & c'est tout:

Les Précepteurs du Monde à Londre ont pris naissance.

Aussi je meurs d'impatience,

De pouvoir, libre enfin de toute sonction,

Y voyager: de par Newton,

Je le verrai ce pays où l'on pense.

DAMIS.

Monsieur, on pense en tout pays:

Je ne sais si le mien l'emporte sur un autre,

Mais voyez le, & je vous prédis,

Que vous en reviendrez meilleur Juge du vôtre.



SCENE

SCENE V.

Les Acteurs précédens . L'OLIVE.

ERASTE.

U E veut l'Olive encor ?

Monsieur;

C'est que dans ce moment un cheval vous arrive, Qui pour un Philosophe a l'allure bien vive, On dit qu'il est Anglois.

ERASTE.

Voyons; c'est un coureur Que j'ai fait venir d'Angleterre; Monsieur Blacmore , allons; Sophie, & vous, ma Sœur, Ne venez-vous pas?

BELISE.

Non: car, à ne vous rien taire, Mon frete, de ce païs-là Tout me déplaît, charbon de terre, Philosophes, chevaux.

DAMIS.

Autre excès que cela,

Madame.

BELISE.

Quant à vous, Monsseur Blacmore, passe; Vous êtes Arglois: mais on peut vous faire grace.

米

SCENE VI. BELISE, FINETTE.

BELISE.

SAr s-tu bien qu'il est fait au tour, Finette dans son air cet Anglois est unique.

FINETTE.

Si bien que , dans ces lieux s'il fixe son séjour, Voilà, pour vos vapeurs, un fort bon spécifique?

BELISE.

Oh! Fineste, deja j'en avois un tout prêt,

FINETTE.

Un tout pret? mais , vraiment , je vous en loue , & c'est .;

BELISE.

Un mari ... Qui t'étonne ? Est-ce donc qu'à mon âge On ne peut pas encor songer au mariage ? Ne puis-je décemment brûler d'un chaste seu ?

FINETTE,

Déja yeuve trois fois, vous marier encore!

BELISE.

L'ennui se respire en ce lieu, Et son tisse poison sentement me dévores

FINETTE.

Oh! vous languirez moins en prenant un époux...

Eit jeune?

BELISE.

De mon choix tu loueras la sagesse :

Il n'a pas le bon air de tous nos jeunes gens,

Qui se livrant à la mollesse,

N'ont déja plus, avant trente ans,

Que les travers de la Jeunesse :

Il n'est point vieux dans son printems;

Surtout il n'est point Philosophe :

Son esprit est de mince étosse,

Il en faut convenir; mais tant mieux : en un mot;

Je ne l'ai pas choisi pour faire une épigramme.

Quand un époux aime sa femme, Et l'aime bien, ce n'est jamais un sot.

FINETTE.

On ne peut mieux penser, Madame,
Ni plus s'agement se pourvoir:
Mais mon esprit a beau se mettre en quête;
Je cherche en vain, & ne puis concevoir
Où vous avez pû faire une telle conquête,
Je ne connois personne ici
Qui ressemble au portrait,

BELISE.

Auti, Bij

28 L'ORPHELINE,

Alon frere & moi, l'original,
Au voyage que nous y fimes:
Sans vanité l'on n'est pas mai,
On est encor faite pour plaire.

Cet homme avoit du goût: bref, avant mon retour;
Nous convînmes de tout à l'insçu de mon frere,
Et mon Amant, peut-être, arrive dans ce jour.
Tu vois qu'il est bien tems que mon secret éclate,
Qu'à mon frere j'en fasse part.

FINETTE.

Vous avez attendu. . .

BELISE.

Je t'entends, un peu tard;
Mais c'est un esprit dur & qui jamais ne state;
Et c'est toujours avec regret
Qu'à ces gens-là l'on se consie.

FINETTE.

Quand on veut faire une folie; Eraste en pourra bien taxer votre projet;

BELISE.

Il faut qu'il file doux. . . J'ai surpris son secret,

FINETTE.

Quoi donc?

BELISE.

Notre prétendu Sage. ::

(Je te croyois de meilleurs yeux.)
Tous fes discours fastidieux
Contre l'Amour.

FINETTE.

Eh bien ?

BELISE.

Vain étalage;

Système de l'esprit démenti par le cœur.

Dans le fond de l'ame il adore..;

FINETTE.

Quit

BELISE.

Sophie... Elle est son vainqueur; Sans qu'à peine il s'en doute encore.

FINETTE.

Vous m'y faites penser: oui . . . je crois qu'en effet. . .

BELISE.

Oh I j'en suis sure, moi; Finette, c'est un fait:

FINETTE.

En ce cas-là nous aurons de quoi rire;

BELISE.

Viens, saisssons le moment de lui dire L'engagement que je prétends former.

Biij

30 L'ORPHELINE,

FINETTE.

Oh! parbleu, de votre morale, Venez encor nous assommer, Monsieur le Philosophe, & nous railler d'aimer; Nous vous renverrons bien la balle.

Findu premier Atte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, feul.

Que dira Litimon ? & Ciel! quelle cit ma honte!

Après mille combats fecrets,

Sophie... un enfant me furmonte!

D'où naît done son pouvoir sur moi?

Elle a mille attraits en partage,...

Ph bien! des yeux, un teint... est-ce done 11 de quoi

Renverser la tête d'un Sage?

Qu'est-ce que la beauté? Rien qu'un vain assemblage

De traits & de couleurs... e'est fort bien raisonner,

Sans doute... mais mon cœur sent pourtant le contraire.

Je ne puis me le pardonner.

On va me regarder comme un homme ordinaire ...

Il faut me vaincre ... en vain Sophie a fû me plaire;

Un Sage ne doit point se laisser enchaîner,

Je n'y veux plus penser.

Bir

SCENE II.

ERASTA BELISE, FINETTE.

ERASTE.

M A fœur, que fait Sophie ?

Je m'apperçois que, depuis quelque tems,
Elle n'a plus cette aimable folie,
Partage heureux de l'àge en son printems,
Lorsqu'ignorant encore & le monde & les choses,
Dans le champ de la vie on ne volt que des roses:
Finette, qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais, Monsieur, entre nous, Je dis qu'il n'en faut pas chercher bien loin les causes. ERASTE.

Comment &

BELISE.

Vous avez fait un projet des plus fous;
Mais la Nature est plus forte que vous;
Vous ne la rendrez pas muette;
Je me trompe, ou déja Sophie éprouve en soi
Cette agitation secrette
D'une ame qui se sent sourdement inquiette,
Sans bien savoir encor pourquoi.

FINETTE.
Il faudroit à Sophie autre chose qu'un livre:

A son age, Monsieur, le cœur a ses besoins, Un Epoux, par ses tendres soins, Fait sentir qu'il est doux de vivre. E R A S T E.

> Oui, mais de l'air dont on vitaujourd'nui, Un tel épour est un cas inoui:

On veut perpétuer sa race, On veut tenir un grand état;

L'Avarice & l'Orgueil président au contrat:
Mais, bientôt, lit à part, table où l'ennui se place,
Ecarts des deux côtés, souvent sacheux éclat,
Font voir que le bonheur n'est pas dans l'opulence;
Qu'en l'irritant sans cesse on éteint le desir,
Et que souvent le Riche a tout en abondance,

Hors l'innocence & le plaisir.

BELISE.

Eh quoi ! toujours, mon frere, ennuyeux moraliste, Ne voulez-vous rien voir que par le côté triste ? Dans les Palais du Riche on ne manque de rien, Et que ce soit, enfin, plaisir ou vaine gloire, Chacun dit en baillant qu'il se divertit bien;

Pourquoi resuser de le croire ?

ERASTE.

J'ai tort, ma fœur.

BELISE.

Affurément.

Mais parlons férieusement.
Vous devez marier Sophie :
Pourra-t-elle avec vous demeurer décemment,
Quand je n'y serai plus ?

By

34 L'ORPHELINE,

ERASTE.

Comment i

Voulez-vous me quitter ?

BELISE.

Oui ; je me remarie.

ERASTE.

Ma fœur, c'est une raillerie.

BELISE.

Raillerie est fort bon. . . Oh i c'est un fait certain. Demandez à Finette.

ERASTE.

Entre nous, je vous prie, Vous avez fait mourir trois maris de chagrin, Et n'êtes pas contente!

FINETTE.

On n'en fauroit rabattre.

Non... nous avons fait vœu d'en expédier quatre.

BELISE.

Je n'aime pas vos libertés, Finette; laissez-nous, sortez.

Finette forts



SCENE III.

ERASTE, BELISE,

ERASTE.

A vos dépens, au moins, elle a sujet de rire; Vous êtes solle, il faut le dire ; Et vous allez sur vous attirer les Railleurs.

BELISE

Je vous dirai, mon frete, en termes plus honnêtes, Qu'un Sage, puisqu'enfin pour nos péchés vous l'ètes,

N'est bon qu'à donner des vapeurs,: Que depuis un an je m'en meurs, Et qu'en un mot, dans mon ménage, J'aime mieux un mari qu'un Sage.

ERASTE.

Fort bien , ma sœur !

. BELISE.

Premierement.

On gronde son mari. C'est un amusement.

L'Amont chez lui ne bat-il que d'une aîle:

Très-à-propos on fait une querelle

Pour amener un raccommodement:

Mais, je vous prie, à quels usages

Mettre ces tristes sous qui, sous le nom de Sages,

Dans la Société n'apportent aujourd'hui

. Que de l'orgueil & de l'ennuí?

R vj

ERASTE.

Ma fœur , je vous rends grace ,

BELISE.

Il n'est pas nécessaires

Votre manie est qu'on soit vrai, Et même aux risques de déplaire : Moi, complaisante pour mon frere,

De ma sincérité je lui donne l'essai.

ERASTE.

A merveille... foyez fincère.

Je vous croyois, pourtant, plus d'amitié pour moi.

BELISE.

J'en ai beaucoup. . . de bonne foi,

Mais d'ennui je suis excèdée,

Que voulez-vous? Tenez, il me vient une idée. . .

ERASTE.

De refter veuve ?

BELISE.

Oh! non; mais de vous marier.

ERASTE.

Qui ? moi! le trait est singulier!

(A part.)

Connoîtroit-elle ma foiblesse ?

BELISE.

Ecoutez. . . à Sophie, à vous je m'intéresse;

Epousez-la.

ERASTE.

Vous plaisantez,

BELISE.

Non. . . Elle a des appas :

(En le regardant d'un air malin.)

ERASTE, d'un air embarrassé.

Son aine a des beautés...

BELISE.

Oh! oui; deux grands yeux pleins de flâme
Embellissent beaucoup une ame...
Mon frere, parlons sans détour;
Plus d'un Sage s'est pris aux piéges de l'Amour.
Tandis que contre lui vous préveniez Sophie,
Le drôle en tapinois à la Philosophie:
N'auroit-il pas joué d'un tour?

ERASTE.

(Apart) (Haut.)

Il est trop vrai.... ma sœur, vous êtes semme, Vous voyez de l'amour par-tout.

BELISE.

Mon frere, contre lui tel hautement déclame
Dont il pousse le cœur à bout....
Allons, avouez l'aventure,
Ne mettez point l'orgueil en jeu.
Faut-il vous donner la torture?
Pour en arracher cet aveu

ERASTE.

Eh mais! ...

BELISE.

Votre fortune est très-grande, elle est sûre : Votre huitième lustre à peine est révolu.

ERASTE.

Il est vrai que, sortant de la Magistrature, Ainsi que je l'ai résol...

BELISE.

Quant à ce dernier point, il ne sauroit me plaire : Mais ce projet encor n'est formé qu'à demi, Et vous m'avez promis expressément, mon frere Que vous consulteriez Lisimon votre ami.

ERASTE.

Je l'attends ce jour même & vous tiendrai parole :
Mais de ses sentimens je suis très-assuré.
A l'Amour des beaux arts, à l'étude livré,
Pour l'Hélicon, lui-même a quitté le Pactole;
Et Lisimon s'est illustré
Par un si rare facrifice,
Qu'en ce siècle avili de luxe & d'avarice,
On a cependant admiré.

BELISE.

Mon frere.... mais vers nous ma cousine s'avance.

E R A S T E.

Elle semble rêver.

BELISE.

Je la laisse avec vous. Sondez adroitement son cœur sur un épour, Et pénétrez ce qu'elle pense.



SCENE IV.

ERASTE, SOPHIE.

SOPHIE, revant.

RIEN n'est égal au trouble de mon cœur; Eraste a bien raison, le tourment de la vie C'est d'aimer; oui....

ERASTE, d part.

Comment, avec quelque pudeur,

Lui chanter la palinodie?

(Haut.)

A quoi rêviez-vous donc, Sophie, En vous parlant ainsi tout haut?

SOPHIE.

(A part.)

O Ciel! me serois-je trahie?
(Haut.)

A rien, Monsieur, ou peu s'en faut. Je laissois ma pensée errer à l'aventure.

ERASTE., d part. Que lui dirai-je? O que l'Amour Fait faire une sotte figure ! Je veux parler & n'ôse.

SOPHIE.

A votre tour

Vous parlez à vous-même & détournez la vue. Vous aurois-je déplu, Monsieur, sans le sçavois?

40 L'ORPHELINE, ERASTE.

Vous n'en avez pas le pouvoir :
Mais puisqu'un Sage enfin n'est marbre ni statue
Peut-on vous connoître & vous voir
Sans....

SOPHIE.

Vous n'achevez pas & votre ame est émue,
Un Philosophe au trouble, aux passions
Est-il donc sujet comme un autre?

Mais, s'il me fouvient bien de vos expressions, L'ame a'un Sage (& c'est la vôtre,)

Plane loin de la terre & ressemble à ces monts Dont un Ciel libre & pur environne la tête,

Tandis qu'à leurs pieds la tempête Obscurcit les tristes vallons.

Voilà plus d'une fois ce que m'ont fait entendre Vos sublimes comparaisons.

ERASTE.

Je vous marquois le but où le Sage doit tendre:

Mais vous me faite trop fentir

Combien tout homme est loin de pouvoir y prétendre.

SOPHIE.

(Apirt.) (Haut, d'un ton timide.)

Il connoit ma foiblesse... Eraste...

ERASTE, dpart.

Il faut fortir;

4

Je ne puis me résoudre à m'expliquer moi même, J'aurois trop à rougir,

SOPHIE.

Cet embarras extrême. . . .

ERASTE.

Ma fœur vous apprendra, Belle Sophie.... adieu.

SCENE V.

A La brusque saçondont-il quitte ce lieu;
Sans doute, dans mon cœur il aura lu que jaime;
Que j'ai trahi les soins qu'il prit de me sormer;
Mais aussi vivre sans aimer !
Si c'est là le bonheur, c'est un bonheur bien triste.
N'importe, il saut me vaincre...en vain mon cœur résiste;
Eraste est celui que j'en croi;
Et sans doute il sait mieux que moi
En quoi le vrai bonheur consiste.

SCENE VI.

SOPHIE, FINETTE, DAMIS derrierei

FINETTE.

DAMIS yeut avec vous un second entretien.
SOPHIE.

Je l'ai trop entendu.

FINETTE.
Cependant il insiste,

Et vous cherche.

42

SOPHIE.

Oh! bien, moi, je n'écoute plus rien.

Annoncez lui que, s'il persiste
'A rester en ce lieu contre mes volontés,
J'instruirai mon Cousin de ses témérités;
Je veux qu'il s'éloigne sur l'heure:

Je deviens la complice en le souffrant ici.

DAMIS, se jettant à ses pieds: Ah! dites donc que vous voulez qu'il meute, SOPHIE.

Quoi! vous me surprenez ains !....

Et ne voild-t-il pas, Damis, qu'à votre vue,

Malgré moi, mon ame est émue,

Et que je ne sais plus déja

Ce que mon propre cœur desire!

(Vivement.)

Oh! levez-vous; tenez, cette attitude-11

Vous donne fur moi trop d'empire.

Vous me feriez d'Eraste oublier les leçons;

DAMIS.

.

Voulez-vous préférer ses folles visions Aux tendres sentimens d'un cœur qui vous adore ? Eraste est un extravagant.

SOPHIE.

Parlez mieux, s'il vons plait, d'un homme que j'honore.

Je garde à ses bontés un cœur reconnoissant,

Et sachant à quel point je lui suis redevable,

Vous m'outragez en l'offensant;

Il m'est cher, il m'est respectable.

DAMIS.

Pardonnez fi l'Amour ...

SOPHIE.

Contre mon bienfaicteur 1

Je ne puis souffrir qu'il éclate : Il perd tout pouvoir sur mon cœur, Quand vous voulez me rendre ingrate,

DAMIS.

Ces sentimens vous font honneur,
Sophie; & je me prète à leur délicatesse:

Je ne dirai rien qui la blesse.
Qu'Eraste soit un Sage, il le veut, j'y consens;
Mais que, dans la steur de vos ans,
Il veuille qu'à l'étude uniquement livrée,

Votre ame interdise l'entrée A l'amour, ce sentiment doux,

Er j'ose dire encor le plus noble de tous,

L'orsque sa stame est épurée; C'est une saçon de penser

Qu'on peut, je crois, fans l'offenser, 'Appeller tout au moins chimérique & cruelle;

(Vivement.)

Mais c'est à vous que j'en appelle,

A votre propre cœur, qui, prompt à démentir
D'un système si vain la bisarre imposture,
Vous dit de présérer le bonheur de sentir
A l'orgueil insensé de dompter la nature.

SOPHIE.

Je l'avouerai, Damis, si j'en croyois mon cœut. : : 2

DAMIS, vivement.

Vous parle-t-il en ma faveur?

J'ai voulu m'assurer du bonheur de vous plaire;

Avant de faire Agir mon oncle Lissmon.

Votre tuteur le considere; Il est son Oracle, dit-on: Si vousne m'êtes pas contraire....;

SOPHIE.

Je voudrois le pouvoir.

DAMIS.

Vous le voudriez?
SOPHIE, le regardant tendrement.
Non.

DAMIS.

Pourquoi donc charmante Sophie ?
SOPHIE.

Aux discours des Amans on doit peu s'arrêter, Leur langage est statteur, il faut qu'on s'en désie: Eraste me l'a dit,

DAMIS.

Eh! peut-on vous flatter ?

Avez-vous un regard, un souris qui ne touche ?

Sort-il un mot de votre bouche

Qui n'aille de l'oreille au cœur ?

Le son de votre voix n'est-il pas enchanteur ?

Quelle autre a, comme vous, cette grace naïve,

Plus rare encor que la beauté, Et qui mieux qu'elle nous captive?... Vous flatter!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, ERASTE au fond du Théâtre

FINETTE, d Damis.

PRENEZ garde : on vient de ce côté; Eraste . . . il pourroit vous entendre.

DAMIS,

(Bas.) (Haut, d Sophie.).

Laisse-moi faire. Eh! bien, jugez par cet essai Si nos Auteurs n'ont pas cette expression tendre...:

(A Eraste qui s'est avancé.)

Je lui disois, Monsieur, un beau morceau d'Othoual; Mademoiselle s'imagine Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

ERASTE.

Oht

SOPHIE.

Mais exprime-t il un sentiment bien vrai !

Je crains ...

DAMIS.

C'est la nature même.

Mon Auteur est fansart, & ne sçait que sentir;

ERASTE.

Avant tout autre, il en est un que j'aime ; C'est Schakspéar,

DAMIS.

Nous prononçons Chefpiri

46 L'ORPHELINE, ERASTE.

Chessir soit: mais, en tout j'admire sa maniere.
J'aime des sossoyeurs qui, dans un cimetiere,
Moralisent gaiement sur des têtes de morts:
Nous n'avons rien chez nous de si philosophique;
Nos esprits pour cela ne sont pas assez forts...

Othouai, dit-on, est pathétique.

Je voudrois bien entendre ce morceau

Que tout-à-l'heure...

DAMIS.

Oui ... mais.

ERASTE.
Quoi donc ?

DAMIS.

Seroit-il beau

Qu'un Sage en matiere pareille...
C'est de l'amour ... l'amour ossense votre oreille.

ERASTE.

C'est de l'amour Anglois... Je sçaurai me prêter. Voyons.

DAMIS.

Il faut vous contenter.

ERASTEN

'A quoi rêvez vous donc?

DAMIS.

Je cherche à vous bien rendre Ce que l'Auteur fait dire à l'Amant le plus tendre.

> Abjurez une triste erreur: Le Ciel à l'humaine nature Donna la beauté pour parure, Et l'Amour pour consolateur.

COMÉDIE.

Dans le calice de la vie, C'est une goutte d'ambroisse Qu'y versa la bonté des Dieux.

On vous a peint l'Amour de crayons odieux : Voyez-le tel qu'il est; il s'est peint dans mes yeux :

> Ils vous disent : je vous adore ; Mon cœur vous le dit encor mieux...

> > ERASTE.

DAMIS.

Et le morceau &

ERASTE.

Charmant, grace à nos traducteurs;

Je connois un peu vos Auteurs;
Les nôtres n'ont plus rien qui me soit supportable,
Avons-nous un Poète à Pope comparable?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout est bien,

Je verrois tout aller au diable
Que je croirois qu'il n'en est rien:
Tout en sortant de sa lecture,

J'eus la goutte :mon corps étoit à la torture.

FINETTE.

Vous poussiez de grands cris.

ERASTE.

Je criois ... Tout eft bien;

FINETTE.

. Par ma foi , vous faissez une laide sigure,

:

ERASTE, & So; hie.

Sentez-vous bien votre bonheur?
Incessamment vous pourrez-lire
En original cet Auteur.
Oh!çà, Monsieur, daignez me dire;
Lui trouvez-vous des dispositions?
Sera-t-elle bientôt habile?

DAMIS.

Il le faut esperer, pourvû qu'à mes leçons Mademoiselle soit docile.

ERASTE.

Comptez là-dessus, j'en réponds...

Comment ! vous nous quittez, Sophie!

SOPHIE.

Oui, je vais au jardin.

FINETTE.

Nous avons à rêver;

Ce qu'enseigne Monsieur, il faut qu'on l'étudie.

ERASTE.

Fort bien : dans votre esprit tâchez de le graver.

Mon cher Blacmore, allez, faites-leur compagnie :

Tout en se promenant elle prendra leçon,

(A Sophie.)

Ne le voulez-vous pas ?

FINETTE.

Oui, Monsieur a raison;

Ce qu'on apprend ainsi, s'apprend toujours sans peine.

ERASTE, & Damis.

Si cependant cela vous gêne...

Vous pourriez aimer mieux causer avec moi.

DAMIS.

Non.

Franchement je présere à tout mes Écolieres,

SCENE

SCENE VIII. ERASTE, feul.

E Maître me plaît fort : j'admire ses lumieres; Qu'à son áge on trouve un François Également versé dans toutes les matieres ! Ma pupille avec lui fera de grands progrès; Je ne doute pas qu'un tel Maître Ne la mette en état bientôt de s'en passer : Sophie est dans cet âge où l'ardeur de connoître Saisit tout sans effort , & peut tout embraffer ; Mais quoi ! toujours Sophie occupe ma cervelle ! Je ne saurois m'en empêcher, Et la Sagesse a beau prêcher, L'Amour me parle plus haut qu'elle, Sophie ... épousons-la , prenons une moitié... Newton ne s'est pas marié... Mais voici ma fœur qui s'avance; Sachons...



SCENE IX. ERASTE, BELISE.

ERASTE.

L'époux que j'attendois est resté sur la route;

ERASTE.

Faut-il s'inquiéter si fort,
Ma sœur, & répandre des larmes?
Contre les accidens du sort,
La Philosophie a des armes:
Qui n'a rien à se reprocher
Doit être comme le rocher
Contre lequel la vague en écumant se brise.

BELISE.

Vous m'impatientez avec ces grands propos, Je voudrois vous voir dans la crise.

ERASTE.

Ma fœur, la patience...

BELISE.
Eft la vertu des fots:

COMEDIE.

71

E.R ASTR.

Si vous permettez qu'on inlifte...

BELISE.

Dieu m'en garde. Il ne fut jamais Ni de raisonneur plus mauvais, Ni de consolateur plus triste.

SCENE X.

BELISE, ERASTE, L'OLIVE.

L'OLIVE, d'un ton piteux.

Vous me voyez, Monsieur, bien assigé. ERASTE.

De quoi ?

L'OLIVE.

Un grand malheur.

BELISE.

Explique toi.

ERASTE.

Que t'eft-il arrivé ?

L'OLIVE.

Vous serez en colere.

ERASTE.

En colere ! qui ? moi ! jamais je ne m'y mets;

L'OLIVE.

Oh! yous yous y mettrez.

ERASTE.

Non : je te le promets.

C ij

J2 L'ORPHELINE,

L'OLIVE.

Souvenez-vous-en bien.

ERASTE.

Quelle est donc cette affaire ?

Je crains...

L'OLIVE.

Vous sçaurez donc que par votre ordre exprès J'étois sur un bateau, baignant à la riviere

Le coureur à courte criniere

Qu'on vous a de Londre envoyé. ERASTE, d'un ton ému.

Eh! bien.

L'OLIVE.

Tandis qu'il nage, & qu'à rien je ne songe; Un coup de fusil part, le cheval esfrayé

· Fait un faut, emporte sa longe;

Le courant étoit fort: 1 6 6 ...

ER ASTE.

Mon cheval est noyé ?

L'OLIVE, piteusement.

Yous avez dit le mot.

ERASTE, le prenant au collet.

Ah!, malheureux! ...
L'OLIVE.

A l'aide ;

Voulez-vous m'étrangler ?

ERASTE.

Oui , coquin ; je le veux.

L'OLIVE:

Si votre cheval est peureux, Est ce ma faute, à moi ?

ERASTE.

La fureur me possede;

Otè-toi de mes yeux.

L'OLIVE.

Bien vite , & grand merci.

BELISE

Voila mon philosophe!

ERASTE.

Un coureur dont la race

Jadis à Newmaket gagna plus d'un pari ! ... Je devois assommer le maraud sur la place.

BELISE.

A votre avis, j'avois grand tort, Mon frere, de verser des larmes.

» La Philosophie a des armes

» Contre les accidens du fort...

ERASTE.

Vous en parlez bien à votre aise, Ma chere sœur, ne vous déplaise...

BELISE.

De vous & de tous vos pareils

Que voilà bien, mon frere, le langage ! Vous abondez en beaux conseils

Qui ne sont point à votre usage ;

Le Sage est, nous dit-on, toujours maître de lui :

En vient-on à l'expérience :

On voit qu'il n'a de patience

Que pour souffrir les maux d'autrui.

ERASTE, après unfilence, & avec confusion:

De moi-même, ma sœur, je n'ai pas été maître;

Ciij

Je suis honteux de cet excès :
Pardon... Il faut le reconnaître :
Le Philosophe est homme.

BELISE.

Qu'il trouve bon aussi que la semme soit semme; Qu'avec moins de hauteur contre nous il déclame, J'entends une voiture... Il nous vient quelqu'un. ERASTE, écoutant.

Qui,

J'attends Lisimon aujourd'hui; C'est lui cértainement.

BELISE.

Tant mieux : je le respecte;
Sa sagesse n'est point suspecte;
Elle n'a rien d'outré ni rien de fansaron;
Votre ami n'a le ton ni pédant, ni frivole.
ERASTE.

Est-ce vous qui parlez, ma sœur? mais tout de bon

BELISE.

Après cela, dites que je suis folle.

ERASTE.

Je cours embrasser Lisimon.

Fin du Second Atte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. LISIMON, ERASTE.

ERASTE.

A H! mon cher Lisimon, que dans cet hermitage
Il m'est doux de vous recevoir!
Que j'aurai de plaisir à posséder un Sage!
LISIMON.

Je suis, de mon côté, charmé de vous y voir ; Mais que d'un autre nom votre bouche me nomme : Ce titre est trop peu fait pour l'homme ; Le moins sage est celui qui croit l'être le plus.

ERASTE.

Mais ceux qui favent vous connoître ...

LISIMON.

Erafte, brifons là-deffus :

Vons savez qu'un des points entre nous convenus ; C'est de ne point satter.

ERASTE.

Eh! bien done , mon cher Maître,

Je veux vous faire part d'un parti que je prends.

LISIMON.

Je vous parlerai vrai.

ī

Civ

CORPHELINE,

ERASTE.

C'est à quoi je m'attends ;

Vous êtes Philosophe, & m'apprites à l'ètre.

LISIMON.

La chose est aujourd'hui plus rare que le mot:
C'est un nom que chacun s'arroge,
Aussi c'étoit jadis éloge;
C'est injure à présent.

ERASTE.

Dans la bouche d'un for.

LISIMON.

Il est vrai; mais, mon cher Eraste, Savez-vous ce que c'est qu'un Philosophe ? ERASTE.

Quoi ! . ?

LISIMON.

Vous croyez le favoir... Si je vous disois, moi, Que vous-même souvent en offrez le contraste. Le Philosophe suit la singularité;

Il n'est jamais rien avec faste;

Mème en le condamnant, il suit l'ordre arrêté;

L't, sans se distinguer, vétu suivant l'usage,

Croit la seule vertu, l'unisorme du sage;

Il ne méprise point la foible Humanité,

Sévere pour lui seul, indulgent pour les autres,

Le Philosophe voit ses désauts dans les nôtres;

S'il attaque le vice & s'oppose à l'erreur,

Ses seçons aux humains ne sont point des outrages;

Simple en ses actions, modeste en ses outrages;

Il instruit sans orgueil, & blame sans aigreur:

Voyez si ce portrait, Eraste, vous ressemble.

1

ERASTE.

Mais si je puis, Monsieur, dire ce qui m'en semble Pour suir l'air prétendu de singularité, Faut-il suivre en aveugle un Vulgaire hébété? Doit-on, à votre avis, respectant les usages, Agir comme les soux, pensant comme les sages? Est-ce ma faute, à moi, si je suis singulier? Je suis comme on doit être,

LISIMON.

On ne sauroit nier

Qu'il est des cas, Eraste, où la Philosophie

Peut & doit s'écarter de la route suivie;

Hors ces cas peu communs, où la haute vettu

Lui trace son chemin, loin du chemin battu;

Hors les vices qu'il faut qu'en soi chacun résorme,

Aux usages reçus il faut qu'on se consorme;

Et sans affecter rien dans son extérieur,

Ne différer d'autrui que par être meilleur.

ERASTE.

Eh! bien, mon digne ami, malgré cette apostrophe; Vous conviendrez pourtant que je suis Philosophe; Je vais quitter ma charge.

LISIMON.

Ah! que dites vous là?

Qui peut donc, s'il vous plaît, vous forcer à cela? ERASTE.

Je prétends dans ma solitude, Ami de la s'agesse & de la vérité, En faire mon unique étude.

CY.

LISTMON.

Fraste, ce projet n'est pas bien médité; Vous aurez de la peine à trouver des excuses...

ERASTE.

Eh! quoi ! n'avez vous pas quitté
Le Palais de Plutus pour le Temple des Muses ?
Je comptois, Lisimon, que vous m'approuveriez.

LISIMON.

Le cas est different : j'ai pû fouler aux piés L'Intérêt, ce vil Dieu qu'aujourd'hui l'on adore; Mais vous, qui, Juge integro & sage Magistrat, Tenez près de Thémis un rang qui vous honore, Votre premier devoir est de servir l'État.

ERASTE.

Églairer son pays, c'est le servir.

LISIMON.

Sans doute;
Mais peu de gens sont faits pour suivre cette route;
Souvent pour du génie on prend sa vanité,
Et quand il n'est pas sur qu'on soit de cette étosse,
Quitter un poste utile à la Société,
C'est è re déserteur & non pas Philosophe.
ERASTE.

Mais, ...

LISIMON.

Quitter votre charge ! ah ! c'est un dernier trait Contre lequel il faut qu'ouvertement j'éclate.

Qu'un autre applaudisse & vous statte; Mais moi je vous le dis tout net, Renoncez à votre projet; Ou je romps dès ce jour avec vous tout commerce: A la Philosophie on impute vos totts.

ERASTE.

Est-ce ma saute à moi, s'il n'est point de butords Dont la plume aujourd'hui coptre elle ne s'exerce ?

LISIMON.

Oui, c'est par vos parcils, par vous, je le maintiens, Que la Philosophie est en bute aux outrages.

Semblables aus Européens,

.

Qui fournissent contre eux de la poudre aux Sauvages,

Vous donnez des armes aux fots :

De vos travers ils se prévalent,

Avec emphase its les étalent,

Et pensent tout au moins devenir les égaux Des hommes éminens que sans cesse ils ravalent.

ERASTE.

Ne fut-il pas toujours des fots & des méchans, Ennemis nés de la Philosophie?

Et leurs traits n'ont-ils pas poursuivi de tout tems Le talent qu'on admire & qui les humilie ?

LISIMON.

Cest quelquefois sa saute.

ERASTE.

Eh! comment, s'il vous plait?

LISIMON.

Je dis la chose comme elle est:

» Ce jardin si fameux dont un dragon horrible
» Gardoit, dit-on, les pommes d'or;

• C'est la Gloire; & l'Envie est le monstre terrible

Cvj

» Qui veille au pied de ce tréfor. » Pour rendre sa rage assoupie, » Il n'eft qu'un feul fecret encor:

» Gens àtalens, scachez que c'est la modestie. *

(Avec chaleur à Erafte.) Si d'ètre célebré vous avez la manie, Qu'avez-vous besoin de travers ?

Les moyens vous en sont ouverts: Occupez-vous des loix dont vous êtes l'organe; Combattez, détruisez, l'hydre de la chicane; Veillez pour l'Orphelin, secourez l'Innocent ; Rendez, fur-tout au foible, une prompte jultice; Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puissant La balance jamais dans vos mains ne fléchiffe;

Aux devoirs d'un si noble emploi Immolez vos plaisirs, immolez-vous vous-même: Scachez qu'onne s'éleve à la gloire suprême

Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi. Vous passerez encor pour singulier , peut-être : Mais, mon cher ami, croyez-moi, C'est ainsi qu'il est beau de l'etre.

ERASTE, ému.

Vous m'échaustez, je sens que vous avez raison; Je crois votre conseil & garderai ma place.

LISIMON.

Ah! venez que je vous embrasse. Si je vous ai parlé trop vivement, pardon. Je sçais tout ce qu'en vous le Ciel a mis de bon; Par exemple, vos foins pour la jeune Sophie

^{*} Les vers guillemettés ne se disent point dans la représentation.

Henorent la Philosohie. Quels sont sur elle vos desseins? Vous rougissez.

ERASTE.

Comment vous avouer que j'aime!

Votre sagesse, que je crains, Ne me passera pas cette soiblesse extrême. Vous condamnez l'amour.

LISIMON.

Cessez de vous troubler 3

La Philosophie est moins dure, Et se propose de régler, Non de détruire la nature.

ERASTE.

Mais me marier, moi !

LISIMON.

Eh! qui donc, s'il vous plait,

Sera bon Citoyen, bon Époux & bon Pere, Si le Philosophe ne l'est?

Son exemple est, sur-tout, aujourd'hui nécessaire.

Eraste vous deviez à Sophie un Epoux;

J'approuve fort que ce soit vous : Et cela m'impose silence....

ERASTE.

Sur quoi?

LISIMON.

J'avois dessein de vous la demander' Pour mon neveu, jeune homme d'espérance

Qui doit un jour à mes bien succéder.

ERASTE.

J'eusse aimé fort une telle alliance.

LISIMON.

Ny fongeons plus

ERASTE.

Ce mariage-là

Fera du bruit : on en raisonnera

De plus d'une façon, je penfe.

LISIMON.

Mais, non, rien n'est plus simple.

ERASTE.

Oh! point, tous nos amis,

Milord Cobbam, fur-tout, en sera bien surpris.

LISIMON.

Je viens d'avoir de ses nouvelles.

ERASTE.

Je viens d'en recevoir aussi.

LISIMON.

Je le plains fort, son fils lui vient d'être ravi : Il m'écrit qu'il en est dans des peines cruelles,

ERASTE, furpris.

De qui parlez-vous?

LISIMON.

De milord.

ERASTE.

De Milord Cobbam ?

LISIMON.

Oui.

ERASTE

Vous me surprenez fort.

Son fils vient d'épouser cette riche héritiere....

LISIMON.

Qui vous a fair ce beau rappore?

ERASTE.

Son pere me le mande.

LISIMON.

Il me mande fa more.

ERASTE.

Parbleu, la chose est singuliere. Ma lettre est du vingtième.

LISIMON.

Et la mienne est du vingt:

ERASTE, lui donnant la lettre.

Voyez.

LISIMON.

C'est de Milord l'écriture & le seing.

ERASTE.

Lifez.

LISIMON.

Dans notre langue il faut vous la traduire.

(Il lit.)

n Mon cher ami, c'est le plus malheureux des peres, qui no vous écrit: j'ai perdu mon sils en deux jours. Sa nort....

Eh bien ! ai-je raison ?

ERASTE.

Je ne fais plus que diret

Rendez vous bien le fens, Lisimon?

LISIMON.

Mot à mot.

Qu'avez-vous donc?

ERASTE.

On va me prendre pour un fot.

Holà quelqu'un , allez ; faites venir Blacmore.

LISIMON.

Quel est donc ce Blacmore?

ERASTE.

Un homme, je le voi,

Qui (comme bien des gens dont c'est-là tout l'emploi) Fait métier de montrer ce que lui même ignore.



SCENE II. ERASTE, LISIMON, DAMIS.

ERASTE.

MONSIEUR le Maître Anglois, approchez.

DAMIS.

Je suis pris 3

C'est mon oncle.

1

310

ERASTE, à Lisimon qui éclate de rire.

. Eh!mais, mais, pourquoi donc tous ces ris?

Parbleu, c'est que le tour est drôle;

Votre Anglois, natif de Paris,

A tout-à-fait l'air de son rôle:

Mais favez-vous qui c'est ?

ERASTE.

Un fripon?

LISIMON:

Mon neveu.

ERASTE.

Damis! je suis surpris on ne peut davantage. . .

LISIMON.

Cette plaisanterie est un peu de son âge.

DAMIS.

Non, Monsieur, pardonnez; il faut faire un aveu: L'amour m'a fait ici jouer ce personnage. Sophie...

Ch I ceci passe jeu.

D A M IS.

Tous les cœurs lui doivent hommage,

Le mien de les verrus charmé. . .

(A son oncle, qui paroit indigné.)

Vous me condamnerez; vous n'avez point aimé.

LISIMON.

Oui, Monsieur, très-fort je vous blame:
Ne tient-il donc qu'à suivre une imprudente slame?
L'amour ne sert d'excuse à rien,
De notre caractère il emprunte le sien;
Dans un cœur vertueux l'amour se plast à l'être:
Du vôtre, mon neveu, songez à triompher.
D A M I S.

Cet amour est ma vie.

LISIMON.
Il le faut étouffer.
DAMIS.

Vous voulez donc, mon oncle, que j'expire à LISIMON.

On pe meurt point, Monsieur, & l'on fait son devoirs Mais pour vous ôter tout espoir, Sachez, puisqu'il faut vous le dire, Qu'Eraste pour Sophie a fait choix d'un époux.

DAMIS, à Eraste.

C'est donc à moi, Monsieur, d'embrasser vos genoux.

Verrez-vous sans pitié mon désespoir extrême ?

Mais od se cache co Rival? Mérite-t-il...

LISIMON.

Damis, n'en dites point de mal 3 Vous étiez à ses pieds.

> ERASTE, qui, pendant le Dialogue de l'oncle & du neveu, a paru tever profondément.

Oui, Monsieur, c'est moi-même; Et mon amour au vôtre est tout au moins égal. (Il va au fond du Théatre.)

Que l'on fasse venir Sophie.

LISIMON.

Vous voyez, mon neveu, qu'il n'y faut plus songer.

DAMIS, vivement.

Rien, mon oncle; non, rien ne m'en peut dégages : Et si je vous suis cher...

LISIMON.

Mais, c'est de la folie. (A Eraste qui revient.)

Quel est votre dessein, Eraste, je vous prie ?

ERASTE.

V ous allez entendre & juger.



SCENE III & dernière.

ERASTE, LISIMON, DAMIS; SOPHIE, BELISE, FINETTE.

ERASTE.

PPROCHEZ-vous, Sophie, & prêtez-moi silence:

> Vous favez, depuis votre enfance, Tous les soins que j'ai pris de vous ; Vos vertus sont ma récompense :

Mais je ne suis pas quitte, il vous faut un époux. . ? D'une aimable rougeur votre front se colore : Sophie, & vous baiffez les yeux ...

SOP HIE, avec embarras.

Monfieur. . .

ERASTE.

Cet embarras vous embellit encore:

FINETTE.

Rougir au mot d'époux, c'est s'expliquer au mieux; BELISE.

C'est répondre d'après nature.

ERASTE.

Il faut donc en remplir le vœu... Des foiblesses d'un cœur qui cachoit sa blessure, Il faut vous faire auffi l'aveu : Tandis que, chargeant sa peinture,

Je vous offrois l'Amour sous des traits odieux, Le traître caché dans vos yeux, Rioit de mes leçons & gravoit dans mon âme Votre portrait en traits de flâme.

SOPHIE.

Vous aimez?.. Mais, Monsieur, ce n'est donc point un mal?

DAMIS, vivement.
C'est un bien qui n'a point d'égal.
SOPHIE, à Eraste.

Vous me trompiez!

ERASTE.

Je me trompois moi-même.

Il est trop vrai que je vous aime,
Et qu'à vous posséder j'attache mon bonheur:
Mais je n'ai jamais sçu tyranniser un cœur;
Et quel que soit, pour vous, l'excès de ma tendresse;
Je veux de votre choix que vous soyez maitresse.
Je vous donne pour dot cinquante mille écus:

Point de compliment là-dessus. Je vous ai tenu lieu de père, Et c'est à moi de vous doter.

SOPHIE, pénétrée.

Ah! comment pourrai-je acquittet ?... ERASTE.

Je n'ai rien fait pour vous que ce que j'ai dû faire:
Votre pere en mourant me légua votre fort,
J'ai fait hon seur au legs: ce n'est pas grande gloire.
Ce n'est pas un sublime effort,
Que d'avoir d'un ami respecté la mémoire:

TO L'ORPHELINE,

Je ne me prévaux point de mes foibles bienfaits;

De la vertu j'adore en vous les traits:

C'est par cet amour seul, que je prétends vous plaire:

Consultez votre cœur pour donner votre soi,

Et choisssez entre Damis & moi.

BELISE.

Mon frere, vous me faites rire,
Damis est jeune, il est charmant.
Vous Philosophe; c'est tout dire:
Peut-on entre vous deux balancer un moment.

1.

SOPHIE, d part: Qu'un si beau procédé me confond & me touche !

DAMIS, vivement.

Sophie, avant que de fixer mon fort,

Songez, hélas! fongez que votre bouche

Va prononcer ou ma vie, ou ma mort.

Je ne veux point de la dot qu'on vous donne:

Riche affez de vous posséder,

Je ne veux que votre personne;

Mais je meurs, s'il faut vous céder.

LISIMON.

Jeune insense, vous voulez que Sophie A vos desirs lâchement sacrisse Ce qu'elle doit...

DAMIS, ayec chaleur:
Oui, j'espere... je veux...

Vous ignorez, mon oncle, comme on aime.

Un cœur dont l'amour est extrême,

Ne sait point renoncer à l'objet de ses vœux.

Le véritable amour n'est point si généreux : Il immole tout hors lui-même.

(Il se jette aux rieds de Sophie.)

Pattends mon arrêt à vos pieds.

SOPHIE, d fart:

O Ciel! dans quel trouble il me jette !

(à Damis.)

î

Je prétends que vous vous leviez; Damis, levez-vous, dis-je, ou ma bouche est muette;

ERASTE, d part,

Ils s'aiment, je le vois.

SOPHIE, d part.

Que vais-je prononcer ?

Etaste, vos bienfaits ont des droits sur mon ame,

Que rien jamais ne pourra balancer.

Vous avez beau vouloir y renoncer,

Et ne laiffer parler que votte flame ,

Plus vous les oubliez, & plus je m'en fouvien. ::

Mais pourquoi vous montrer sous des dehors austères ?

Pourquoi contre l'Amour ces discours si sévères?

M'ont-ils du disposer à ce tendre lien ?

Et lorsque votre amour éclate,

Pourrai-je?... oui, je puis tout, plutôt que d'être ingrate;

Et dut votre bonheur me couter tout le mien,

Je fuis prête. . .

BELISE.

Quelle folie!

ERASTE.

Daignez done zehever. . . vous vous troublez, Sophie:

72 L'ORPHELINE,

SOPHIE, avec effort.

Non, Monsieur.

ERASTE.

Eh! bien donc?

SOPHIE. (Elle regarde Damis, foupire & présente sa main à Eraste.)

Mon devoir est ma loi.

Voici ma main, Erafte.

DAMIS.
O'Ciel!
ERASTE.

Je la recoi. . :

(Après une pause.)

. . . Mais, Damis, c'est pour vous la rendre.

DAMIS.

Qu'entends-je?

SOPHIE.

Quoi! Monfieur?

ERASTE.

Je fais ce que je doi.

A vos vrais sentimens je ne puis me méprendre.

Vous avez beau vouloir vous vaincre en ma faveur :

Damis possède votre cœur ,

Cest à moi sur le mien d'emporter la victoire.

DAMIS.

Je doute si je veille, & j'ai peine à vous croire. .:

De ce bonheur inattendu,

Mon esprit encor se défie. . .

Parlez donc , charmante Sophie

SOPHIE.

SOPHIE, d Erafte.

Dans le saisssement de mon cœur éperdu, J'ai peine à trouver des paroles...

ERAST E.

Ce sont témoignages frivoles: Il n'en est pas besoin, votre cœur m'est connu.

SOPHIE.

Que je sens bien tout ce qui vous est dû!

ERASTE.

Je fais votre bonheur, il fera mon salaire; J'exige, cependant, une grace de vous.

SOPHIE.

Parlez, Monsieur; que faut-il faire?

ERASTE.

En aimant Damis comme époux, Me chérir toujours comme pere.

SOPHIE.

Ce dernier trait achève & met le comble à tous.

(Elle se jette & ses pieds.)

DAMIS, s'y jettant aussi.

Nous fommes vos enfans,

BELISE.

Il faut pourtant le dire; Les Philosophes sont des sous, Que, malgré soi, quelquesois l'on admire. D

74 L'ORPHELINE,

LISIMON, à Eraste.

C'est avoir sur vous-même, Eraste, un grand empire :

Ce sublime effort de raison

Est d'un rare & pénible usage.

Ne soyez singulier que de cette façon,

Et le Public en vous respectera le Sage.

Fin du troisième & dernier Acte.



JE me suis apperçu dans les représentations qu'une Scène sur laquelle j'avois beaucoup compté, ne faisoit point d'effet: c'est la der- nière Scène du second Acte, où Eraste, qui vient de prêcher la patience à sa Sœur, entre lui-même en sureur, lors ju'il apprend que son cheval est noyé. J'avoue que je ne comprends pas pourquoi cette Scène n'a pas pris; il me semble qu'elle est bien dans la Nature, & que ces quatre Vers:

Le Sage est, nous dit-on, toujours maître de lui;
En vient-on à l'expérience:
On voit qu'il n'a de patience,
Que pour soussirir les maux d'autrui.

expriment assez heureusement une vérité dont on n'a que trop d'exemples. Quelle que soit la cause du peu d'effet de cette Scène, dès qu'elle n'en fait point, j'ai tort. Je proposerois donc de la retrancher, & de saire dans la Pièce un changement peu considérable que je vais mettre ici. Je supprime l'incident du cheval & l'Olive, & au lieu de le saire arriver dans l'Acte premier, à la fin de la Scène I V, je continue ainsi cette Scène:

ERASTE, se levant. Çà, venez voir mon Cabinet: Je suis grand amateur d'Histoire naturelle D ij

75 L'ORPHELINE,

Cette science vous plait-elle, Monsieur Blacmore?

DAMIS.

Oh ! tout-à-fait.

Dans les productions j'admire la Nature,

(Il regarde Sophie.)

Et c'est chez vous qu'on trouve, à ce que l'on assure, Ce que sa main jamais forma de plus parfait.

ERASTE.

Oui, mon Cabinet est fort rare :
J'ai des Serpens d'une beauté! . . .
Cette Collection peut paroître bisarre;
Mais vous savez qu'ils ont leur singularité.
Allons, venez, Monsieur Blacmore;

Allons, venez, Moniteur

Venez, Sophie.

SOPHIE

Hier, je les ai vils encore.

ERASTE.

N'importe ; & vous , ma fœur?

BELISE.

Oh! moi, je m'en défends;

La Nature, mon frere, est sans doute fort belle; Mais je suis la servante à Messieurs vos Serpens.

ERASTE.

Ma fœur n'a point de goût; nous nous passerons d'elle,

J'abrège la Scène suivante entre Bélise & Finette.

Après ces deux Vers de Finette:

On ne peut mieux penser, Madame, Ni plus sagement se pourvoir.

Elle ajoûte:

Mais d'un autre œil Eraste pourra voir La chose, & je crains qu'il ne blâme. .:

BELISE.

Il approuvera mon projet.
Il faut qu'il file doux, j'ai surpris son secret.

ACTE II. SCENE III.

Après ce vers :

Que vous consulterez Lisimon, votre ami.

Ajoûtez:

C'est un homme que je respecte;
Sa s'agesse n'est point suspecte;
Elle n'a rien d'outré, ni rien de fansaron;
Lisimon n'a le ton ni pédant, ni frivole,

ERASTE.

Est-ce vous qui parlez, ma sœur? mais tout de bon;
J'admire...

BELISE.

Après cela, dites que je suis folle.

ERASTE.

Je l'attends , ce jour même , &c. Le reste comme ilest.

28 L'ORPHELINE. SCENE VIII.

Après ce vers :

Newton ne s'est pas marié...

Ajoûtez:

N'entends-je pas une voiture?...
C'en est une... J'attends Lisimon aujourd'hui.
Je dois le consulter avant de rien conclure.
Courons le recevoir, & sachons si c'est lui.

Et l'Acte finit 11.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai Id, par ordre de Monseigneur le Vice-Chanced lier, l'Orpheline léguée, Comédie: & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 20 Novembre 1765. MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement formaisseus